



présente

Un courant d'air

une nouvelle inédite
de
Alain Bron

© Alain Bron 2022

Un courant d'air glacé. Le bruit d'un lourd portail qui se referme. Le vertige d'un espace qu'on redécouvre. Les odeurs ténues de la ville qui sollicitent les sens. J'avançais sans but précis, comme un promeneur attiré par les détails de la vie : les cris des enfants, les visages des automobilistes, les façades de maison. Au premier carrefour, il fallait choisir entre le haut et le bas. Comme l'eau, les pierres, les feuilles mortes, je décidai de continuer dans le sens de la descente. Je suivis une route sinueuse, traversai un pont de chemin de fer, puis dévalai un raidillon vers la ville voisine. Avec cinq euros en poche, difficile de prendre le train, difficile de s'offrir autre chose qu'un café.

J'ai dit à mon mari qu'on allait rater les informations à la télé, alors on a vite débarrassé la table et on a rempli le lave-vaisselle. Je suis sortie dans la cour et j'ai déposé le sac poubelle sur le trottoir. Vite, je suis rentrée à la maison, poussée par un vent glacial et humide. Bientôt Noël, mon mari avait bien fait de rentrer le bois pour l'hiver.

Après un expresso bien serré – Dieu qu'il était bon ! – il ne me restait que trois euros, c'est-à-dire rien. Je repris la marche, longeai un immeuble HLM, passai devant l'hôtel de ville, amusé par les décorations de fin d'année : quelques ampoules misérables jaunes et rouges à chaque lampadaire, parenthèse dérisoire d'une fête dans le train-train d'une banlieue sans âme. Le vent froid balançait les guirlandes, chassait les papiers gras, poussait les gens à se calfeutrer chez eux. Pour couronner le tout, une petite pluie pénétrante tombait sur les chiens et les quelques malheureux qui allaient, comme moi, au hasard des rues.

Ce soir-là, j'ai dit à mon mari de faire chauffer l'eau pour la verveine. Il m'a répondu que c'était déjà fait et que nos tasses fumaient sur la table basse. Il s'est calé dans son fauteuil, il a actionné la télécommande et, en un clin d'œil, les nouvelles du monde sont venues à nous. Il faisait bon, j'ai sorti la laine pour tricoter, le chat ronronnait près de la cheminée, la télé – pour une fois – annonçait que du bon : baisse des impôts, découverte médicale, chute d'un dictateur. Dans mon contentement, le bruit de la sonnette m'a surpris et m'a fait sursauter.

Je ne voulais pas, comme nombre de copains, dormir dans les caves de HLM. Une puanteur y règne sans trêve. L'odeur de grésil n'arrive pas à chasser celle de l'urine et vous chiffonne les poumons pour longtemps. Je préfèrai m'orienter vers le vieux quartier. Près de l'église, une rue calme s'offrait à ma curiosité. J'avais, évitais les flaques d'eau, cherchais un recoin, une porte amicale, un toit. À quelques mètres, un vantail de bois était resté ouvert sur une cour. Au milieu, un gazon et des sapins. À droite une maison d'angle biscornue et une fenêtre éclairée. Je pénétrai dans la cour, fis crisser les graviers sous mes pas, et, le cœur battant, appuyai sur le bouton de la sonnette.

J'ai dit à mon mari : « Qui ça peut bien être à cette heure ? ». Je lui ai demandé d'aller voir. Pas content, il est parti ouvrir. Devant lui se tenait un gaillard, jeune, grand, large comme la porte. Il lui a dit : « Je sors de prison. Pouvez-vous m'abriter pour la nuit ? ». Mon mari m'a alors lancé : « On a du monde. Fais réchauffer la soupe ! ».

Un type m'ouvrit, visiblement sur ses gardes. Je lui dis qui j'étais, pourquoi je le dérangeais. Il me dit : « Entre, il y a un courant d'air ». Un parquet propre, une odeur d'encaustique, une théière de porcelaine blanche, des papiers peints accueillants, je découvris les choses les plus élémentaires après six mois de béton et d'acier. Ni l'homme ni la femme ne me posèrent de questions. Ils me présentèrent du pain, du pâté, une soupe de poireaux, du fromage, une orange. Il me sembla n'avoir rien mangé de meilleur. Ils m'observèrent en silence. Chacun arborait un sourire, le sourire d'une famille comblée. Je me trouvai soudainement indécent.

Mon mari a éteint la télé et il a avancé une chaise. On a regardé le jeune manger. Il a tout fini, s'est essuyé le coin des lèvres avec une serviette et nous a remerciés. Là-dessus, il a ajouté : « Je ne voudrais pas vous déranger. Je vais reprendre la route ». Mon mari a ouvert la porte, moi, j'ai fondu en larmes, et nous avons vu le jeune partir dans la nuit. Un courant d'air a parcouru la maison, et un frisson nous a pris. Comme pour nous rappeler qu'un jour prochain, notre fils, lui aussi, sortira de prison.

Alain Bron



Ce QRcode vous permet d'accéder au site :

www.lartenchemin.com

où vous pouvez :

- retrouver, télécharger et écouter gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin,
- faire un don, car sans votre aide nous ne pourrions pas offrir aux promeneurs les expositions et les nouvelles.

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »